

désespéré, roule dans les bas-fonds, connaît tous les orgies, pense au suicide: mais son besoin de l'ordre le fait penser à l'armée, il y rentre et sera sauvé par elle. Cette amie, qui fit tant pour son malheur, il la retrouvera plus tard. Convertis tous deux à la fois catholique, ils prieront ensemble, instant exquis. Ne voilà-t-il pas là un roman d'une atmosphère toute particulière?

Sa conversion ne fut, pas plus que celle de PÉGUY, soumise à l'influence des prêtres, et c'est par là qu'elle devient intéressante, qu'elle nous touche. Mais une fois converti, les prêtres s'empareront de lui pour le faire souffrir. Son âme est de plus en plus tourmentée. Sa mère lui dira: « Je reproche aux prêtres de t'avoir rendu triste ». Ernest sentait qu'elle avait raison. Un prêtre ne lui avait-il pas dit que son grand-père, RENAN, était en enfer! Quelle torture pour PSICHARI, il fallut toute la délicatesse et toute l'intelligence du Père JANVIER pour le rassurer. Il y avait filiation du grand-père au petit-fils, et PÉGUY lui dira: « J'ai cessé d'écrire sur RENAN quand je vous ai connu. »

La religion d'Ernest PSICHARI était un besoin absolu, il ne pouvait vivre sans la foi.

Une figure qui n'est pas sans ressemblance avec celle d'Ernest PSICHARI, c'est celle de ce Michel VIEUCHANGE, mort le 30 novembre 1931, à l'âge de 25 ans, dont on vient de publier les carnets de route « *Smara* » (chez les dissidents du Sud marocain et du Rio-de-Oro), avec une fort belle préface de Paul CLAUDEL.

Smara est la ville de Ma-el-Ainin, demeurée jusqu'ici mystérieuse, centre des tribus dissidentes où nul européen n'a pu encore pénétrer. Michel VIEUCHANGE a décidé de s'y rendre. Il organise une caravane, se déguise en femme; échec. Peu importe, il tentera à nouveau l'aventure, souffrira terriblement, mais atteindra Smara. Il mourra au retour, épuisé par la dysenterie.

Pourquoi ce besoin de voir Smara? Comme tant d'autres jeunes, comme PSICHARI, Michel VIEUCHANGE est un jeune homme en quête d'une raison de vivre. Peut-être a-t-il subi une influence littéraire dans la décision qu'il a prise (on ne peut s'empêcher de penser à André GIDE), mais cette déci-

sion prise, que de luttes ; il ne s'agit plus de livres, mais de lutter contre le danger et la maladie. « Ce n'est pas, dit Marcel ARLAND, un désir de gloire qui le pousse à Smara ; pour un homme de 25 ans, de cœur noble, une telle aventure est une épreuve, dont il attend l'exacte connaissance de soi, dont il espère une raison de s'estimer, d'avoir confiance, de vivre sans veulerie ». Smara : c'est le récit d'un effort, d'une conquête.

Dans la *Nouvelle Revue Française* de mars, on lira avec fruit, les Réflexions d'Albert THIBAUDET sur la « *Critique gidienne* ». La *Nouvelle Revue Française*, que GIDE fonda avec Jean SCHLUMBERGER, Jacques COPEAU, Michel ARNOULD et Henri GHÉON, c'était surtout André GIDE et son esprit critique. Qu'est-ce que cette critique ? « Pas d'idée directrice, pas de principes, mais au contraire une disponibilité pour tout, la ferveur, la crainte d'être dupe, la passion de la sincérité, des antennes pour discerner la tendance à l'emphase, des oreilles expertes à refuser ce qui sonne faux ». Cette définition de la critique gidienne nous paraît être en même temps la meilleure définition que l'on puisse donner de GIDE lui-même et de son œuvre entière. Des qualités telles ne sont-elles pas suffisantes pour s'attacher à cet homme ? Ces qualités nous forcent au respect. Cette pensée mise à nu devant nous, franche, pas toujours belle, mais vraie, mérite toute notre sympathie. GIDE est un homme sincère, courageux, *vrai*, mais nous aurons à reparler de GIDE.

J.-M. EMOND.

---